

Lire des Polars¹

Je ne suis pas censé intituler mon article ainsi. Du moins je ne suis pas censé commencer ainsi si Ronald Knox a raison a propos de la première loi des romans policiers dans son “Décatalogue des histoires policières”. Il décrète en effet que le premier commandement des romans policiers est le suivant : « Le criminel doit être quelqu'un mentionné dans la première partie de l'histoire mais ne doit être personne dont le lecteur a pu être autorisé à suivre les pensées.² » Néanmoins, comme mon titre l'indique, je désire que vous connaissiez le coupable dès le début. McInerny est le coupable. Il m'a rendu désespérément accroc aux polars.

Cela s'est produit de la façon suivante. J'étais juste un simple membre de la faculté de l'Université Notre Dame qui se trouvait habiter au sous-sol de la bibliothèque. L'unique avantage du sous-sol de la bibliothèque était que les professeurs de différentes disciplines devaient nécessairement se parler les uns les autres. D'ordinaire de telles conversations évoquaient le dernier match ou comparaient nos familles respectives, mais après que nous nous soyons fatigués de ces sujets, nous pouvions même aller jusqu'à dire quelque chose dans le genre : « Sur quoi travaillez-vous en ce moment ? Je vois, très intéressant. Avez-vous lu le dernier livre de Machin ou de Truc sur ce sujet ? Je pense que vous le trouveriez intéressant. » Etc., etc. Je ne me serais jamais attendu à être stupéfait par Ralph McInerny lors de l'un de ces échanges.

J'avais toujours eu quelque problème il est vrai pour situer McInerny. En tant que protestant texan, je n'avais aucune idée que quelqu'un comme R. McInerny existe ou puisse exister. La métaphysique des mondes possibles ne m'avait pas préparé à croire qu'il était possible de combiner en une seule personne subtilité philosophique, catholicisme conservateur et parfaite urbanité culturelle. Mais McInerny était tout cela et

bien plus encore. De fait pour moi il incarnait Notre Dame : il était le signe que c'était un endroit intellectuellement sérieux. J'étais donc totalement non préparé lorsque Ralph, sans embarras aucun, me dit qu'il était en train d'écrire un roman policier³. Je n'avais encore jamais entendu un universitaire admettre qu'il lisait des policiers encore moins en écrire ! Pourtant Ralph McInerny, le représentant de tout ce qui était bon à Notre Dame, reconnaissait que non seulement il lisait des policiers mais même qu'il en écrivait ! Qu'est-ce que je pouvais bien faire de ce fait totalement contrintuitif ?

Je fis ce que tout universitaire ayant un minimum d'estime de soi aurait fait. J'ai commencé à lire des policiers, certains d'entre eux écrits par Ralph, pour essayer de comprendre la fascination de Ralph pour les polars. Je perdis vite tout intérêt à comprendre l'intérêt de Ralph pour les policiers : je devins un lecteur si avide de polars que le problème était maintenant de comprendre ma fascination pour eux ! C'est donc la faute de McInerny si j'utilise maintenant l'occasion qui m'est donnée pour essayer de comprendre pourquoi j'aime à lire des histoires de meurtres et de meurtriers. Si le lecteur de cet essai se sent obligé de découvrir la sombre figure qui se cache derrière cet exercice, je le prie de se souvenir de ceci : McInerny est le coupable !

Justifier les policiers : Ou pourquoi lire des histoires de meurtres est bon pour vous.

Un des problèmes pour les gens qui aiment à penser qu'ils sont des “penseurs sérieux” est qu'ils sont enclins à fournir plus de raisons que nécessaire pour justifier quoi qu'il fasse et notamment le fait de lire des livres qui ne sont par définition pas sérieux. Les policiers ne sont pas considérés comme sérieux par la plupart des universitaires. Personne ne sait pourquoi les polars ne sont pas considérés comme de la littérature mais au moins l'une des raisons en est leur popularité. La plupart des intellectuels supposent que si un livre ou un genre

est si populaire, alors il ne peut pas traiter des vérités éternelles de la condition humaine. Chesterton a observé que cela a conduit certains ‘critiques modernes’ à déduire faussement de cela que non seulement un chef d’œuvre peut être impopulaire mais aussi qu’un chef d’œuvre ne peut en être un à moins d’être impopulaire !⁴

Naturellement les écrivains de romans policiers sont conscients de ces préjugés. Ils réalisent qu’il n’y a aucune autre manière de vaincre ceux qui écartent les polars comme étant un simple “divertissement” qu’en écrivant bien sur les questions qui comptent vraiment. Par exemple, Arthur Upfield dans son roman *Un écrivain mord la poussière*, fait que la découverte de l’assassin d’un “critique moderne” (du genre de ceux décrits plus haut par Chesterton) dépend du fait de savoir si la distinction entre fiction commerciale et littérature tout court peut être maintenue. Le détective de Upfield, Napoleon Bonaparte, demi-aborigène et demi-blanc, résout habituellement les meurtres commis dans l’outback⁵ australien en mêlant techniques policières modernes et aborigènes. Confronté au meurtre de Mervyn Blake, un critique soucieux du développement d’une littérature australienne, Bony va trouver son ami l’auteur à succès Clarence Bagshott pour que celui-ci l’aide à comprendre la différence entre la littérature et la fiction populaire. Lorsque Bony lui demande si Blake avait jamais critiqué son travail, Bagshott lui répond :

« Bonté divine non ! Je ne produis pas de la littérature.

Que produis-tu alors ?

De la fiction commerciale.

Il y a une différence ?

Colossale.

Peux-tu me la définir s’il te plaît ?

Je vais essayer – dit Bagshott lentement – Dans ce pays la littérature est un travail d’écriture exécuté selon les règles de l’art mais manquant tellement de

valeur au plan du divertissement que le grand public ne l’achète pas. La fiction commerciale – et c’est un terme employé par les intellectuels – est une œuvre d’imagination qui satisfait aisément éditeurs et relecteurs parce que le public va l’acheter.⁶ »

Je ne veux pas laisser le lecteur dans un suspense insoutenable. Il s’avère que Bagshott a été tué par sa femme, qui afin de subvenir aux besoins du ménage, avait écrit de la fiction populaire sous un pseudonyme. Les romans de son mari ne se vendaient que lorsqu’elle l’aidait à les écrire. Quand il essayait d’écrire seul, il ne pouvait réussir à faire publier son travail. Cela conduisit ce dernier à la traiter si mal qu’elle finit par le tuer – d’une façon fort ingénieuse puis-je ajouter. Bony fut capable de découvrir qu’elle était la meurtrière, en apprenant que (dans ce cas au moins) la seule différence entre littérature et fiction populaire était celle qui distinguait ce qui est mal écrit de ce qui est bien écrit. Ce qui est une simple rappel, comme le remarque Chesterton, qu’il y a autant de différences entre un bon roman policier et un mauvais, qu’entre un grand roman et un mauvais⁷.

Que les romans policiers puissent être non seulement divertissants mais aussi de la bonne littérature n’explique cependant pas comment le roman criminel est devenu seulement récemment un genre si caractéristique et si populaire. Je n’ai pas de grande théorie sur la croissance du polar d’un point de vue historique et culturel (quoique je vais faire quelques suggestions à ce propos plus loin) mais je confesse que je ne peux résister à spéculer sur leur signification morale. Je suis après tout, comme McInerney, quelque chose comme un “moraliste”. De ce fait, je ne peux m’empêcher de penser qu’il y a quelque chose de moralement important à propos des romans policiers.

Chesterton pensait que la valeur essentielle du roman policier consistait en sa capacité à exprimer ce qu’il appelait « la poésie de la vie moderne » sous la forme d’une littérature populaire. Selon Chesterton, le

roman policier nous aide à voir à la fois le chaos et la beauté de la cité de telle sorte que « même sous la forme fantastique des raisonnements ultra subtils de Sherlock Holmes, c'est une bonne chose que d'affirmer une passion pour le détail dans la civilisation, et de souligner avec un plein réalisme ce caractère indéchiffrable de la nature humaine⁸. Il est bon que l'homme ordinaire prenne l'habitude de regarder avec les yeux de l'imagination dix personnes qui passent dans la rue avec l'idée que le onzième puisse être un célèbre voleur.⁹ »

L'observation de Chesterton n'entraîne pas que les romans policiers soient un phénomène spécifiquement urbain. Le village anglais est évidemment l'un des tout premiers lieux pour le meurtre, tout comme l'outback australien ou le Sud américain¹⁰. La pointe de Chesterton est plutôt je crois que les policiers dépendent du développement d'une grande richesse de détails sur les lieux et les personnages lesquels se révèlent être un bon entraînement pour la raison pratique. La raison pratique, traite -au moins selon Aristote – des matières qui peuvent être "autres". Ici l'"autre" est constitué par les riches détails mis en valeur par la description de l'histoire. Les romans policiers sont tout entiers dans l'essai et le nouvel essai par lesquels la subtile interaction entre personnages et circonstances est peu à peu mise en lumière et déployée¹¹. Quel meilleur entraînement pour la raison pratique pourrait-on souhaiter ? Apprendre les complexités impliquées dans le fait de découvrir 'qui est le coupable' est au moins analogue au fait d'apprendre à discerner entre honnêteté et excès de franchise.

Bien sûr de tels talents ne sont pas spécifiques aux policiers. Les romans, les pièces de théâtre, la poésie, les conversations courantes sont de tout aussi bonnes écoles pour développer la raison pratique et en particulier la façon dont de tels raisonnements impliquent un déploiement narratif. Chesterton cependant prétend que les policiers impliquent un autre genre de vertu spécifique à ce genre. Il identifie cette vertu à rien de

moins que la résistance à la tendance du vieil Adam à se rebeller contre cette « chose si naturelle et automatique » qu'est la civilisation. Dans les mots de Chesterton :

« La geste de l'activité policière met en quelque sorte devant l'esprit le fait que la civilisation elle-même est le plus sensationnel des commencements et la plus romantique des rébellions. En traitant des sentinelles infatigables qui défendent les avant postes de la société, il tend à nous rappeler que nous vivons dans un camp armé, faisant la guerre à un monde chaotique et que les criminels, ces enfants du chaos, ne sont rien d'autre que des traîtres dans nos murs. La geste des forces de police est donc la geste même de l'humanité en tant que telle. Il est basé sur le fait que la moralité est le plus sombre et le plus audacieux des complots. Il nous rappelle que l'ensemble de l'appareil policier, silencieux et invisible, par lequel nous sommes gouvernés et protégés, n'est qu'une expédition de chevalerie réussie.¹² »

Si Chesterton a raison – que la moralité est ce « sombre et audacieux complot » – on peut se demander pourquoi il a fallu si longtemps pour développer le genre particulier que nous appelons aujourd'hui du nom de littérature policière. Car certainement la moralité ainsi comprise a toujours été présente pour confronter le chaos de l'immoralité et le crime¹³. Dorothy Sayers défend l'idée que la raison pour laquelle la fiction policière ne s'est développé que récemment tient au fait que le policier ne peut s'épanouir avant que le public n'ait quelque idée de ce qui constitue une preuve, laquelle requiert que des procédures criminelles communes soient mises en place telles que l'arrestation, l'aveu et la punition. En bref, l'histoire policière ne pourrait prospérer avant que la « sympathie du public n'ait basculé du côté de la Loi et de l'Ordre.¹⁴ ».

De façon plus hasardeuse, Sayers suggère également que le développement de la fiction policière ne soit le résultat de la fin de l'âge des grandes explorations. Au lieu de l'aventurier et du chevalier errant,

« L'imagination populaire tient le docteur, le scientifique et le policier pour des sauveurs et protecteurs. Si l'on ne peut plus partir à la recherche de la manticoire¹⁵, on peut encore chasser le meurtrier. Si les escortes armées sont devenues moins nécessaires, on a néanmoins encore besoin d'un analyste pour débusquer les stratagèmes de l'empoisonneur. De ce point de vue, le détective moderne prend sa juste place comme protecteur des faibles, dernière version des héros populaires, digne successeur de Roland et Lancelot.¹⁶ »

La présentation la plus éloquente qu'a faite D. Sayers de la signification morale de la fiction policière se trouve dans la dernière enquête du couple Peter Wimsey/Harriet Vane, *Trônes et dominations*, restée inédite à sa mort¹⁷. Peter, récemment marié à Harriet, lui demande si elle pense que son travail de détective n'est qu'un jeu frivole, le divertissement d'un homme riche.

« - Non ; je pense que c'est très sérieux. Une question de vie ou de mort, après tout. Ce qui n'est pas encore clair pour moi est comme cela se relie à la guerre. Je pense que c'est relié mais d'une façon quelque peu souterraine.

- Quand tu as vu des gens mourir – dit-il – quand tu as vu à quel coût abominable et exorbitant la paix et la sécurité de l'Angleterre ont été acquises et quand tu vois la paix brisée de façon si lamentable, le meurtre perpétré pour des motifs si vils et égoïstes...

- Oh oui je peux voir ça – dit-elle – Chéri, je le vois.

- La justice est une chose terrible mais l'injustice est pire.

Il vint soudainement vers elle, s'agenouilla devant sa chaise, mettant ses bras autour de ses genoux et posant sa tête dans son giron. Quand il parla de nouveau, sa voix était étouffée par les plis de sa robe.

- Mon amour, veux-tu que je discute ce cas avec toi ? Ou tu préfères que non ?

- J'aimerais que tu le fasses si tu peux le porter...

- Je pensais davantage à ce tu pouvais porter, toi.

J'aimerais éviter les sujets pénibles si je le pouvais.

- Rien de ce que tu pourrais me dire ne me pèserait autant que la pensée qu'il y aurait des sujets dont nous ne pourrions pas parler tous les deux. Ce serait vraiment détestable.

- C'est donc le mariage de deux esprits forts que nous essayons de vivre – dit-il – en relevant la tête vers elle.

- Je le pensais, oui.

- Alors, qu'il en soit ainsi. Nous le porterons ensemble jusqu'au seuil même de l'abîme¹⁸ – Oui Meredith, qu'y a-t-il ?

- Le dîner est servi, Monsieur.

- Plus tard – dit Peter en se levant et en lui tendant la main. Je te dirai tout plus tard.¹⁹ »

“Dire tout plus tard” c'est exactement ce que fait l'auteur de policiers et en particulier ce que Sayers faisait. Plus tard dans le roman, Peter et Harriet ont une conversation qu'il est difficile de ne pas lire comme la justification par Sayers de son propre travail. Harriet remarque qu'elle sait qu'écrire des policiers n'est pas du grand art. « On les lit et on ne les écrit que pour le plaisir. » Peter s'oppose à cette description de son travail, observant qu'elle tire une grande fierté de son art. Harriet accepte l'argument mais relève qu'un art peut être admirable et néanmoins frivole. Elle remarque par exemple qu'il est tout simplement acquis que les romans policiers ne sont pas de la même qualité que *Paradis perdu* ou que *Crime et châtiment* ou même que les vraies enquêtes s'occupant de vrais crimes. Peter répond :

« - Tu sembles ne pas apprécier l'importance particulière de ton genre littéraire. Les policiers cautionnent un rêve de justice. Ils projettent une vision du monde dans laquelle les torts sont redressés et les méchants trahis par des indices qu'ils ne savaient pas avoir pas laissés. Un monde dans lequel les meurtriers sont attrapés et pendus, les victimes innocentes vengées et qui préviennent ainsi de futurs meurtres.

- Mais ce n'est qu'une vision, Peter. Le monde dans

lequel nous vivons n'est pas ainsi.

- Il l'est parfois – dit-il. En outre ne t'es-tu jamais dit qu'une vision n'a pas forcément à être fautive pour être bénéfique ?

- Quel bénéfice pourrait être conféré par la fausseté ? demanda-t-elle.

- Pas la fausseté, l'idéalisme. Les romans policiers maintiennent en vie une vision du monde qui devrait être vraie. Bien sûr les gens les lisent pour le plaisir, pour se divertir, comme ils font des mots croisés. Mais, derrière cela, ils nourrissent leur faim de justice et que le Ciel nous préserve si les gens ordinaires cessaient de ressentir cela !

- Tu as une vision plutôt exaltée de tout cela, Peter.

- Je suppose que des gens très intelligents peuvent tirer leur vision de la justice à partir de Dostoïevski – dit-il. Mais ils ne sont pas assez nombreux pour créer un climat d'opinion. Or les gens ordinaires lisent en grand nombre ce que tu écris.

- Mais pas pour s'instruire ! Ce sont les moins exigeants. Ils veulent seulement une bonne histoire avec quelques frissons et renversements au fil de l'histoire.

- Tu les prends par surprise – dit-il. S'ils pensaient qu'on leur fait la leçon, ils boucheraient immédiatement les oreilles. S'ils pensaient que tu songes à améliorer leurs esprits, ils n'ouvriraient sans doute jamais le livre. Mais tu t'efforces de les divertir et tu leur montres par ruse le monde ordonné dans lequel nous devrions tous essayer de vivre.

- Tu es sérieux ? demanda-t-elle.

- Je ne l'ai jamais autant Ma Dame²⁰. Ta vocation ne me semble pas plus frivole que la mienne ne l'est pour toi. Il semble que nous ayons chacun plus de valeurs aux yeux de l'autre qu'à nos propres yeux. C'est probablement une bonne formule : le respect de soi-même sans la vanité !

- La frivolité pour toujours ?

- Pour aussi longtemps que possible – dit-il

soudainement sombre – J'aimerais plutôt que les allemands soient accros à ton genre de lecture légère.²¹ »

Comme je l'ai suggéré au début, le lecteur peut suspecter que tout cela n'est qu'une justification très élaborée et largement non nécessaire du plaisir que nous avons à lire des polars. Je pense néanmoins que Chesterton et Sayers ont raison de penser que les policiers impliquent une extraordinaire présupposition métaphysique sur ce que sont les choses. Cette présupposition n'est rien de moins que la présomption que la justice est plus profonde que l'injustice. De ce fait, le roman policier peut être profondément chrétien en ce que le mal y est limité par un bien plus grand. Une telle présomption n'implique pas justice sera toujours faite, que le meurtrier sera toujours arrêté ou même que nous n'aurons pas parfois plus de sympathie pour le meurtrier que pour la victime. Cela signifie plutôt que nous ne sommes pas irrationnels en espérant que justice sera faite.

P.D. James observe que le roman policier nous conforte dans l'idée que nous vivons dans un univers moralement compréhensible et que nous avons par conséquent l'obligation d'essayer d'y mettre de l'ordre²². Mais elle remarque que, bien que l'on puisse avoir l'impression à la fin d'une histoire policière d'obtenir la justice, tout ce que nous avons en fait est la justice faillible des hommes.

« Vous n'obtenez pas la justice divine, vous ne pouvez atteindre cela. C'est très rassurant d'avoir une forme de fiction qui dit que toute forme de vie humaine est sacrée et que si on l'ôte, alors la loi, la société, se donnera la tâche de trouver qui en est responsable. L'attitude n'est pas "Bon, un type de plus s'est fait assassiner. Pas de chance pour lui !" Des efforts infinis et de l'argent sont dépensés pour essayer de savoir qui est le coupable parce que nous avons encore la croyance que la vie humaine individuelle est sacrée. Nous avons tous le droit de vivre nos vies jusqu'au dernier

moment.²³ »

De plus si cette description des présuppositions morales du roman policier est exact – et je pense qu'elle l'est – cela rend particulièrement important pour ceux d'entre nous qui réfléchissent et qui enseignent sur l'éthique d'étudier aussi bien que de lire des romans qui touchent au crime. Car l'une des tentations pour ceux d'entre nous qui 'font de l'éthique' est de supposer que l'éthique ne concerne que les aspects les plus subtils de nos vies. Et le résultat est que nous oublions que peu de choses sont aussi importantes pour la conservation de nos vies que la conviction que le meurtre est intrinsèquement mauvais. Comme Chesterton le suggérerait plus haut, renoncer à cette conviction fondamentale signifierait renoncer à la possibilité même de mener des vies humaines, pour ne rien dire de celle de mener des vies saintes. Dans la mesure où la lecture des romans policiers nous rappelle que nous ne sommes pas créés pour le nous entretuer les uns les autres, nous sommes rendus meilleurs.

Mais un pacifiste peut-il lire des polars avec plaisir ?

Je viens d'énoncer ma justification pour lire des policiers. Mais ne me suis-je pas "justifié" en me contredisant moi-même ? Je suis après tout un partisan déclaré de la non-violence chrétienne. McInerny est un partisan déclaré bien connu de la doctrine dite de la juste guerre. Est-ce que m'inciter à lire des romans policiers n'était pas une manière subtile de compromettre mon engagement non-violent²⁴ ? Si je crois que les meurtriers doivent être attrapés et punis, n'ai-je pas en effet accepté la pratique fondamentale qui justifie l'usage contrôlé de la violence par les autorités publiques²⁵ ? Répondre à ce défi impliquerait de mener une discussion complète sur comment la non violence chrétienne devrait être comprise ainsi que sur les complexités de la théorie de la guerre juste²⁶. Je n'ai

aucunement l'intention d'infliger l'une ou l'autre aux lecteurs qui ne lisent cet essai que parce qu'ils pensent qu'il concerne les romans policiers.

En outre, j'ai un témoin pour défendre l'idée que non seulement les pacifistes ne se contredisent pas quand ils lisent des polars mais même pourquoi lire des policiers peut être un entraînement supplémentaire dans un mode de vie non-violent²⁷. Ce témoin est Ralph McInerny. McInerny observe que la plupart des lecteurs se contentent de critères plutôt superficiels pour distinguer des romans policiers catholiques de ceux qui ne le sont pas – par exemple les polars catholiques requièrent la présence d'un prêtre ou d'une religieuse. Cependant commentant son propre travail qui accepte évidemment la convention d'avoir un prêtre ou une religieuse comme détectives, McInerny note : « Je voulais un prêtre pour représenter le contraste entre le péché et le pardon et un flic, le capitaine Keegan, pour représenter celui entre le crime et le châtement²⁸. »

Il se peut bien que j'exagère la portée du commentaire de McInerny mais 'péché et pardon' nomment désignent des réalités qui rendent l'engagement chrétien pour la paix intelligible. Le crime est ontologiquement une sous-catégorie du péché ce qui signifie pour les chrétiens que le pardon est une réalité plus déterminante que la punition. Les chrétiens croient à juste titre que le péché est le châtement guéri par la réconciliation avec Dieu, avec nous-mêmes et avec notre prochain auquel il a été porté tort. Une telle réconciliation crée l'espace qui permet la narration de nos vies, tant individuellement que collectivement, par laquelle nos péchés peuvent être reconnus en vérité. Le "réalisme" du roman policier n'est que le réalisme requis par la reconnaissance du péché et rendu possible par la réconciliation.

Un tel réalisme est au cœur de l'engagement chrétien à la non-violence. Les chrétiens ne s'engagent pas à la non-violence parce qu'ils croient que la non-violence est une stratégie efficace pour libérer le monde

de la guerre. Plutôt, nous sommes non-violents parce que nous savons que nous vivons dans un monde en guerre et que nous croyons pourtant que le pardon apporté par la Croix du Christ rend possible pour nous de vivre de façon non-violente dans un monde en guerre. De la même façon, nous savons que nous ne vivons pas dans un monde libéré du meurtre. Bien plus, comme les avocats de la juste guerre, nous savons combien il est important de distinguer entre le meurtre et les autres manières par lesquelles une vie humaine s'achève. Et nous savons aussi que le pardon de Dieu n'est pas seulement pour ceux qui sont les victimes de meurtre mais aussi pour les meurtriers²⁹. De fait nous savons qu'une partie de ce processus qu'un tel pardon désigne est l'identification de ceux qui ont été tués de façon injuste. Car sans cette mise au jour, ils n'auraient pas de moyen d'être rendu participants de ce processus de jugement de pénitence et de réconciliation.

Etre un meurtrier, c'est être condamné à l'isolement le plus absolu. Tuer un autre être humain c'est être enveloppé dans une dissimulation – même si d'autres sont au courant – qui fait que nos vies sont incapables d'être partagées. Etre démasqué est donc une forme de rédemption³⁰. L'un des plus remarquables aspects de la plupart des romans policiers c'est qu'ils finissent avec la découverte du coupable. Ce qui se produit après cette révélation est en quelque sorte secondaire³¹, parce que ce qui compte c'est que le meurtrier soit connu non seulement par nous mais aussi par lui-même. Une telle connaissance est le début de ce processus qui s'appelle rédemption. Le nom que les chrétiens ont appris à donner à ce processus est la paix.

J'aimerais conclure avec ces remarques énigmatiques par lesquelles je prétendais que j'avais donné une justification suffisante aux pacifistes pour lire des policiers. Il y a néanmoins un défi que je ne peux pas éviter. Il est magnifiquement exprimé par Sayers et Walsh à la fin de *Trônes et Dominations*. Harriet annonce à Peter qu'elle est enceinte et lui demande si

cela lui "fait plaisir"³².

« - "Plaisir" ? – répond-il. "Plaisir" ? Ce n'est vraiment pas le mot – mon sang se réjouit dans mes veines ! Je peux sentir les machinistes éternels changer même le décor au milieu duquel nous nous trouvons ! Poursuivant, il devient sombre et note que "le futur s'ouvre devant nous, réel et urgent".

Ce qui suscite cette question chez Harriet, qui sait la menace de la guerre imminente : - Avons-nous raison de mettre au monde un enfant dans le temps présent ? Peter répond,

- Il y a ce que chacun de nous pouvons faire pour chacun de nos enfants - Dit-il - et il y a ce que personne ne peut faire pour quelque enfant que ce soit.

- Ils tracent leur propre chemin tu veux dire ?

- Ils revendiquent ou renoncent à leur héritage au moment venu et ils font bon usage ou pas du temps qui leur est imparti. Nous pourrions prodiguer aux nôtres tous les cadeaux que nous voulons, mais il y a une chose que nous ne pourrions pas donner avec, c'est la sécurité.

- Tu sais, jusqu'à ce que cela arrive, j'aurais dit que je me souciais comme d'une guigne du destin du monde aussi longtemps que toi et moi étions ensemble.

- Que Rome s'abîme dans le Tibre et que l'arc immense de l'Empire s'écroule ?³³ Non, Ma Dame, ce n'est pas notre style. S'il y a une autre guerre, nous aurons à l'affronter et nous aurons à la vaincre - dit-il³⁴ ».

Je considère ces lignes comme étant la réponse finale de Sayers à la question précédente sur la relation entre le travail de détective et la guerre³⁵. Sa réponse est profonde mais je pense qu'elle est, pour les chrétiens, une mauvaise réponse. Elle est fautive dans la mesure exacte où nous savons que nous ne pouvons pas mettre nos enfants en sécurité. Du moins nous ne pouvons les mettre en sécurité si cela implique que nous devons

utiliser la violence pour garantir leur sécurité. Nous pensons plutôt que nous avons reçu une meilleure mission dans un monde en guerre. Nous avons été faits compagnons de personnes qui n'acceptent pas que leurs propres vies ou celle de leurs enfants soient protégés par d'autres morts. C'est une manière dangereuse de vivre mais l'alternative – comme nous l'apprenons des romans policiers – est que des vies vécues en sécurité ne sont pas dignes d'être vécues.

Notes :

1. L'auteur emploie différents termes pour évoquer les romans policiers : *detective stories*, *mysteries*, *detective fiction*, *murder mysteries*, *crime novel*, etc.. Je traduirai le plus souvent par 'roman policier', 'policier' et parfois par polar (NdT).

2. Ronald Knox, « A Detective Story Decalogue » dans *The Art of the Mystery Story* (New York, Carroll and Graf, 1992), p. 124.

3. Les romans policiers de McInerney, en particulier les *Notre Dame mysteries*, ont connu un grand succès aux USA et au-delà. Une de ses collections a pour détective un prêtre, Father Dowling et une religieuse, Sr Stephanie 'Steve' Oskowski (NdT).

4. G. K. Chesterton, « A Defence of Detective Stories », in *The Art of the Mystery Story*, p. 4.

5. L'outback est la grande brousse australienne peuplée de moutons et de rares habitants [NdT].

6. Arthur Upfield, *An Author bites the Dust* (New York, Collier, 1948), p. 73. [En France, sorti en 10/18 en 2000]

7. Chesterton, « A Defence of Detective Stories », *op.cit.*, p. 4.

8. Ces derniers mots veulent traduire l'expression anglaise « *in flints and tiles* », (litt. : en pierres et pavés)(NdT).

9. Chesterton, « A Defence of Detective Stories », *op.cit.*, p. 5.

10. Ma femme, Paula Gilbert, qui est une lectrice de polars bien plus expérimentée que je ne puis prétendre l'être, a découvert que l'un des meilleurs moyens pour se préparer à visiter un pays est de lire des romans policiers. C'est ainsi que nous sommes devenus des lecteurs de Arthur Upfield puisque personne d'autre en peut offrir une meilleure introduction à l'Australie que lui. Bien sûr le roman policier est une introduction non seulement à des pays mais aussi à des cultures et à des institutions. Oxford semble toujours différente après avoir lu un nouveau Colin Dexter [également publié en France par 10/18].

11. Laura Yordy m'a fait remarquer que les bons détectives ont raison (le plus souvent) non parce qu'ils "raisonnent" parfaitement mais parce qu'ils comprennent astucieusement la faillibilité de la

raison pratique. Il est intéressant de voir à quel point les bons détectives dépendent par exemple du travail des autres. Watson n'est plus "idiot" ; le détective a besoin d'autres personnes pour l'aider à voir ce qui est évident. J'en profite pour remercier Laura Yordy, une théologienne qui lit des polars, pour ses remarques critiques sur cet essai.

12. Chesterton, « A Defence of Detective Stories », *op.cit.*, pp. 5-6. Que Chesterton utilise le langage du "complot" pour décrire comment "la loi et l'ordre" peuvent incarner nos convictions morales les plus profondes est un rappel de combien "l'ordre" peut aussi être une forme de violence. Ainsi le "détective" agit souvent "en dehors de la loi" exactement parce que la loi est devenu désordre. Plus sur ce sujet plus bas.

13. Cette observation pourrait sembler m'engager à tenir une vision de la loi naturelle plus proche de celle de McInerney que de mes propres arguments sur le caractère distinctif de l'éthique chrétienne. Mes vues sur la question ont été je le crains souvent mal interprétées, car je n'ai jamais nié que tous les être humains ne sont rien de moins que des créatures de Dieu et de ce fait ayant reçu suffisamment la loi de Dieu pour vivre bien. Mon argument contre les tenants de la loi naturelle a été contre ceux qui pensent que, dans l'intérêt de montrer que les chrétiens peuvent être de bons citoyens démocratiques, les chrétiens en tant que chrétiens ne peuvent rien avoir à dire de moralement distinct sur la façon dont nous devons vivre. C'est certainement formuler les choses de façon trop simpliste mais cela exprime néanmoins le cœur du problème. Les questions fondamentales sont bien sûr christologiques.

14. Dorothy Sayers, « The Omnibus of Crime », in *The Art of the Mystery Story*, p. 74. Sayers reconnaît honnêtement sa dette à l'égard de l'essai de E. M. Wrong, « Crime and Detective ». L'essai de Wrong se trouve aussi dans *The Art of the Mystery Story*, pp. 18-32. Je soupçonne que l'une des raisons pour laquelle les auteurs de policiers essaient souvent – et souvent avec succès – de retourner dans le passé pour situer leur roman est en fait de montrer que la 'nouveau' du roman policier sur ce plan n'a en fait rien de nouveau. De fait le succès de ces tentatives peut être utilisé pour justifier une conception de la moralité conforme à la loi naturelle. *Le nom de la rose* de U. Eco est de façon éclatante l'une des formes les plus exemplaires d'une narration du passé utilisant le genre du policier. Je soupçonne qu'il n'est pas accidentel que son policier dépende de formes de vie façonnées par la vie monastique – c'est-à-dire qu'il prend le monachisme pour rendre claire la loi qui devrait régir la vie en dehors du monastère. En d'autres termes, le monachisme est la forme institutionnelle de l'affirmation de Thomas d'Aquin selon laquelle la charité est la forme de toutes les vertus.

15. La manticoire est une créature fantastique à corps de lion et tête d'homme évoquée de l'Antiquité au Moyen-âge.

16. Sayers, « Omnibus », p. 76.

17. Dorothy Sayers et Jill Paton Walsh, *Thrones, Dominations* (New York, St Martin, 1998) a été publiée récemment grâce aux efforts de Walsh comme co-auteur du manuscrit demeuré inachevé. Cela présente bien sûr le problème de savoir si en fait le livre présente les vues de Sayers ou celles de Walsh. Je pense que tout lecteur de Sayers cependant trouvera ces citations tout à fait caractéristiques de la perspective de Sayers.

18. Littéralement : *We'll bear it out even to the edge of doom.*

19. Sayers, p. 131.

20. Peter l'appelle "*Domina*" en latin "Maîtresse/Dame".

21. Sayers, pp. 151-152.

22. McNerny fait à peu près la même observation en commentant ce qui fait des romans de Chesterton ayant pour héros father Brown, des romans catholiques, classifiés « peut-être génériquement de chrétien, parfois de religieux (et si vous êtes Socrate ou Platon de philosophique). Les conséquences des actions atteignent au delà du temps et de l'envergure d'une vie terrestre. Cela renforce l'importance des actes fugaces. Cela donne un prix énorme à ce que nous faisons ici et maintenant. La religion était autrefois exclue comme étant le gâteau dans le ciel, mais le gâteau, ou son absence, est la juste rétribution de ce que quelqu'un fait sur terre. La dimension morale de l'action humaine est incluse dans le religieux mais non vice et versa et c'est pourquoi celle-ci est, comme le suggère Flannery O'Connor, universelle dans la littérature d'imagination » (« Saints preserve us : The Catholic Mystery », Gorman E. et alii (éd), in *The fine Art of Murder : The Mystery Reader's Indispensable Companion* (New York, Carroll and Graf, 1993), p. 149.

23. P. D. James, « The baroness in the Crime Lab : Interview by Martin Wroe », *Books and culture* 4, n°2 (march/april 1998), p. 15. James observe, dans la même interview, à juste titre je crois, que le roman policier classique n'est pas d'abord préoccupé par la violence. « Il a pour souci de tirer l'ordre du désordre, d'explorer la nature humaine confrontée à l'impact de ce crime unique [qu'est le meurtre] », p. 14. Dans *Trônes et Dominations*, Harriet explique à Peter que « le meurtre est le seul crime pour un roman policier. Il exerce la vraie fascination. Tout autre chose de moins grave risque d'apparaître au lecteur comme le Perrier au Champagne », p. 222. Raymond Chandler n'est sans doute pas loin du but lorsqu'il explique pourquoi le meurtre est le crime singulier des polars en observant que « le meurtre, qui est une frustration de l'individu et donc une frustration de la race, peut avoir – et en fait a – une bonne part d'implication sociologique » (« The Simple Art of Murder », dans *Art of the Mystery Story*, p. 223). « Une bonne part

d'implication sociologique » est pour le moins une litote !

24. Bien sûr, quand je fus incité par McNerny à lire des policiers, je n'étais pas encore un pacifiste. Cela fut le fait d'un autre collègue à Notre Dame : John Howard Yoder [théologien mennonite (1927-1997), auteur en 1972 d'un livre qui réintroduisit le débat sur la non violence du Christ au cœur du débat théologique américain, *The Politics of Jesus*, NdT]. Je soupçonne Yoder de n'avoir pas été un grand lecteur de polars...

25. C'était l'argument de Paul Ramsey, qui insistait que la théorie de la juste guerre fournissait non seulement une casuistique pour penser sur la guerre mais aussi une théorie de l'Etat. Cf. par exemple son *Speak Up for Just War or Pacifism* (University Park, Penn State UP, 1988) avec un épilogue par moi.

26. En tant que pacifiste, je suis tout à fait disposé à essayer de penser ce qui est nécessaire pour permettre à un chrétien engagé dans la non-violence, à réfléchir à l'acceptation de fonction policière. Je refuse d'accepter la présomption selon laquelle la fonction policière doit être comprise comme une violence contrôlée. J'assume plutôt que beaucoup de ce que font les policiers peut être compris comme une réponse non-violente à de la violence. Après tout, les policiers sont appelés gardiens de la paix. De fait je pense que l'un des défis les plus intéressants qui se posent aux pacifistes et aux théoriciens de la guerre juste est de penser ensemble sur ce qui serait requis pour avoir une société dans laquelle la police ne serait pas obligée, du fait de sa mission, d'utiliser des armes létales.

27. Certains pacifistes écrivent de fait des romans policiers – Irene Allen et Chuck Fager sont des Amis [Quakers] qui l'ont fait. Je confesse que je ne connais aucun mennonite qui ait écrit un roman policier. Je recommande en particulier *Quaker's Silence* de Allen (New York, Villard, 1992).

28. McNerny, « Saints preserve Us » p. 149. Le crime n'est pas identique à ce qui est immoral ou péché, ce qui est pourquoi Thomas d'Aquin maintient qu'une loi immoral ne peut pas et ne doit pas être obéie. La difficulté, étant donné le caractère contingent de la loi (et de la moralité), est de découvrir quand une loi est immorale. Par exemple, une loi peut être morale dans un contexte et le devenir moins dans des contextes sociaux changeants. Je pense en particulier aux lois qui structurent les relations économiques. Peut-être l'une des raisons qui font que le meurtre est le crime dans les policiers est que la loi contre le meurtre est la moins ouverte à l'injustice.

29. Sarah Freedman m'a fait remarquer que de cette façon Dostoïevski va au-delà du genre policier (au-delà du crime et du châtement !) en explorant comment une telle rédemption est possible.

30. Certaines séries policières mettent remarquablement cela en

scène notamment les dernières minutes de *Cold case* (NdT).

31. Littéralement : « *anticlimactic* » (NdT).

32. Littéralement : « if he is pleased » (NdT).

33. Il s'agit d'une citation de Shakespeare dans *Antoine et Cléopâtre*, Acte 1, Sc. 1, 33.

34. Sayers / Walsh, *Thrones, Dominations*, pp. 302-303.

35. Une des questions que je n'ai pas traitée dans cet essai est celle de savoir si les policiers sont une littérature intrinsèquement conservatrice en ce que la recherche du criminel favoriserait toujours le status quo. Il y a bien sûr quelque vérité dans cette généralisation, mais de façon intéressante les policiers fournissent souvent des pistes pour explorer de quelle façon cette généralisation est fautive. Ils le font non seulement en nous aidant à comprendre le désespoir et la solitude de ceux qui commettent les meurtres mais aussi en situant le 'détective' sur les marges de la société établie. Le travail de Anne Perry est particulièrement intéressant sous cet aspect : la dimension de la classe sociale dans l'Angleterre victorienne est à la fois renforcée et défiée par ses récits.

Une objection encore plus puissante que leur biais conservateur contre les romans policiers comme genre littéraire, a été soulevée par Oliver O'Donovan dans une lettre qu'il m'a adressée (30 juillet 1998) en réponse à cet essai. Oliver observe que le roman policier s'appuie sur - et renforce - notre sens de la justice, « mais sa modernité ne repose-t-elle pas précisément dans la façon dont elle isole la justice criminelle de la justice relationnelle, dans

laquelle nous sommes tous impliqués non seulement comme témoins mais aussi comme acteurs ? La modernité essentielle du genre telle que je la vois, se trouve dans son identification du moment de la justice comme d'un moment exceptionnel et sa localisation de l'acte de justice dans l'individu exceptionnel, le détective, qui seul interprète le monde et ses témoignages de façon cohérente. Le détective est certainement un héros. Mais faire de la justice la prérogative des héros reflète une vision curieusement *gesellschaftlich* des relations sociales. Le chevalier en armure du roman Arthurien contribuait par un certain art (celui des armes) à l'accomplissement de la justice dans laquelle bien d'autres personnes étaient de bien des manières, par leurs vertus ordinaires, impliquées. Mais le détective œuvre dans un vide moral – et il le doit, car l'une des règles du roman policier que vous n'avez pas énoncée est le canon sceptique suivant : Tous sont suspects ! Il n'y a pas de place dans le roman policier pour un personnage qui est simplement trop bon pour avoir commis un meurtre. »

J'aimerais avoir une bonne réponse à l'objection de O'Donovan mais je n'en ai pas. Je peux simplement dire que je pense que le genre littéraire du policier, étant donné que l'histoire est le plus souvent située de façon si contextuelle, suggère au moins que la justice mise en œuvre est - pour utiliser le terme de O'Donovan – relationnelle.